

Pierre Malaval

Rêve, errance

Encore une heure passée pour rien, à attendre. Assis là sur un banc, face à la mer. Attendre quoi ? Il ne le savait même plus. Ce chaud soleil de fin avril lui rappelait un peu son pays, c'est tout ce qu'il était capable de ressentir. S'il s'était rendu jusqu'ici en surmontant des conditions presque inhumaines, c'était parce qu'il y espérait une vie meilleure pour lui et sa famille, restée là-bas malgré les massacres ethniques. À présent lui revenaient par bribes les mises en garde des gens de son village. Rien à faire : leurs avertissements n'étaient pas venus à bout de ses rêves, et il était parti tout de même. Il avait connu l'horizon toujours plus loin sur le bateau qui avait traversé la mer pour le conduire ici, lui et ses frères de couleur, avec dans le cœur l'audace de vouloir inverser son destin.

Mais là il commençait à ressentir un poids fait de désenchantement et d'appréhension : à peine débarqué, il avait appris que le camp où il avait prévu de se rendre venait d'être évacué par les autorités suite à une décision du Tribunal Administratif de la ville. Ce qu'il attendait de cette France qu'il avait choisie comme sa patrie d'accueil, c'était avant tout un minimum de dignité. Or, depuis qu'il avait posé le pied sur ce sol nouveau, il avait croisé dans le regard des gens de l'indifférence, du rejet, du mépris, voire de la menace. Pourtant, qui doit avoir peur ? Lui, qui vient d'arriver, qui ne sait pas de quoi demain sera fait et qui ne possède rien, ou bien eux, trop préoccupés à protéger ce qu'ils considèrent comme leurs trésors ? Il venait du Mali et avait tout juste vingt ans.

Encore une heure passée assise à son bureau, à attendre la fin de sa journée de travail. Elle devrait finir le rapport du contrôle qu'elle venait d'effectuer dans cette gargote du bord de mer où décidément bien des choses clochaient. Bref, le patron allait se prendre une amende sévère. Mais tout ça, elle le reverrait tranquillement demain matin. Rien ne pressait.

Pour l'heure, elle se dit qu'un petit détour par son club de fitness ne pourrait que lui être profitable. Non pas qu'elle ait vraiment le goût de l'effort, mais elle avait payé cet abonnement et il fallait qu'elle le rentabilise au maximum. Au passage, elle s'arrêterait au magasin de bricolage pour acheter les ampoules électriques que Madame G, sa voisine de palier de bientôt soixante-quinze printemps, lui avait demandé de se procurer pour elle qui ne sortait plus guère.

Encore une heure passée à voir le soleil lentement décliner et à se demander ce qu'il fallait faire. Aurait-il dû partir, avait-il eu raison de refuser la pauvreté et l'absence d'avenir dans son pays qu'il venait de quitter comme on se sépare d'un vêtement trop usé mais dans lequel on était à l'aise ? Une certaine culpabilité commençait à poindre en lui et il se dit que le bord de mer où il avait passé ces deux dernières heures n'était pas pour lui. Il se leva de son banc et erra de rue en rue jusqu'à tomber sur un immeuble loin de la mer, qui lui parut suffisamment modeste pour qu'il puisse s'asseoir par terre, le dos contre le mur, dans un renforcement où il passerait inaperçu.

À présent, il appréhendait l'inconnu. De la disparition de son passé, il pensait pouvoir s'affranchir facilement ; mais c'était de la disparition de son avenir qu'il souffrait maintenant, dans ce pays dont il avait tant rêvé mais qui le fuyait au lieu de l'accueillir. La preuve, on parquait les migrants dès leur entrée sur le territoire. Mais n'était-ce pas bâtir un « village d'irréductibles » à combattre plutôt qu'à intégrer ? Il se remémora un proverbe de chez lui - « Je suis parce que nous sommes » - et, constatant que la vérité d'Afrique n'était pas la même que la vérité de l'Occident, il se mit à pleurer.

Encore une heure passée dans les transports en commun pour aller acheter les ampoules de Madame G et rentrer chez elle. Elle avait le sentiment de faire une bonne action en s'occupant de cette mémé, même si c'était chacune chez soi une fois le service rendu. Elle allait retrouver son petit intérieur étriqué comme sa vie, seule dans l'un comme dans l'autre. Bref, une

indifférente dans un monde d'indifférents, sa bonne conscience se contentant de l'aide apportée à cette Madame G et d'un don annuel au Téléthon, déductible de son impôt sur le revenu.

Encore quelques minutes avant que sa vie prenne enfin une autre tournure. Rompue pourtant par son métier à toute absence d'émotion face à une personne en situation pas toujours régulière, elle n'était pas préparée à ce qui allait advenir.

Tournant au coin de sa rue, elle allait atteindre les escaliers de son immeuble lorsqu'elle le vit assis par terre. Rien qu'un migrant de plus, se dit-elle, mais elle croisa son regard presque enfantin et à travers ses larmes put y lire une détresse immense. Tout alla alors très vite et, la fraîcheur de l'air annonçant le soir descendant, elle se préoccupa de ce qu'il allait devenir cette nuit sans davantage réfléchir : rien à manger et nulle part où dormir. À peine cinq minutes plus tard, ils se trouvaient dans sa cuisine, lui à engloutir ce qu'elle avait pu sortir en hâte du frigo, elle à l'observer, incapable d'esquisser la moindre pensée. Puis elle lui proposa de prendre une douche et elle en profita pour traverser le palier, déposer ses emplettes à Madame G. Un quart d'heure plus tard, ils étaient assis face à face dans le salon et il se mit à parler.

Il s'appelait Moussa et avait payé très cher le voyage depuis le Mali jusqu'ici. Son départ avait été accepté par le chef de son village compte tenu de ses qualités intellectuelles qui n'auraient pas trouvé à s'épanouir dans son pays. Il avait donc fait le rêve de participer à l'écriture du grand livre de la France. Il parla de son pays et de l'hospitalité qui y occupait une grande place : l'inconnu est roi et doit être traité mieux qu'un membre de la famille. « Un étranger, c'est un ami qu'on n'a pas encore rencontré », dit un autre proverbe. Si c'était vrai au Mali, l'était-ce aussi en France ? Il n'en était pas aussi sûr.

Il la considéra par sa lucidité lorsqu'il lui confia :

- Vous prenez les migrants pour des marginaux, mais c'est vous les marginaux ! Nous sommes tous devenus des migrants dans ce monde de brassage où plus rien, nulle part, ne ressemble à notre terroir d'origine. Et que vous le vouliez ou non, nous avons tous quelque chose en commun, c'est que nous sommes différents ! Et la différence est une oasis, pas un désert.

Elle en apprit plus sur l'Afrique en une heure de temps que tout ce qu'elle avait acquis jusque-là. Et aussi sur les drames qui se nouaient régulièrement sur les régions côtières du monde occidental.

- Je ne veux plus errer dans ma vie, mais vivre mon rêve, conclut-il.

Il passa la nuit sur le canapé du salon. Le lendemain matin, elle lui expliqua qu'elle devait aller travailler mais, utilisant exceptionnellement sa voiture, qu'elle passerait en coup de vent entre midi et quatorze heures. Il pouvait rester là sans se montrer.

En ouvrant sa porte à treize heures, elle ne le trouva pas mais découvrit un mot rapidement écrit et déposé sur la table de cuisine.

« La police est venue ce matin mais je n'ai pas ouvert quand ils ont sonné. Je préfère m'en aller pour ne pas vous créer de tracas. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi : ces quelques heures de réconfort m'ont fait du bien. Portez-vous le mieux possible. Moussa ».

Contrariée par ce départ inopiné, elle descendit relever sa boîte aux lettres qu'elle n'avait pas ouverte dans sa hâte de le retrouver, et y découvrit une convocation émanant du commissariat de son quartier. Elle s'y rendit aussitôt et, après qu'on lui eut révélé que l'objet en était le migrant qu'elle avait recueilli, on la rassura : venir en aide à un sans-papiers n'était pas un délit quand l'action restait humanitaire. Toutefois, avant de ressortir du commissariat, elle demanda :

- Mais comment avez-vous su que j'avais hébergé ce Malien ?

- C'est Madame G, votre voisine de palier, qui nous a prévenus ce matin par téléphone. Elle vous a vue rentrer chez vous hier soir avec lui.

Madame G qui venait prendre tous les dimanches à la messe des leçons de fraternité. Elle prit congé le cœur chargé d'amertume, se remémorant les paroles de Moussa la veille au soir, malheureusement pleines de justesse. Cette rencontre avait changé, sinon sa vie, du moins sa vision des choses. Elle n'eut plus de nouvelles de lui. Encore une vie d'errance, se dit-elle.

Cinq ans ont passé. Elle regarde à la télévision ce soir-là un reportage sur la géopolitique en Afrique noire. À la fin, un débat s'instaure entre plusieurs personnalités spécialistes du monde africain. Parmi elles, un jeune journaliste noir, représentant une chaîne française, qu'elle reconnaît immédiatement : c'est lui, c'est Moussa !

Il sera donc parvenu à réaliser son rêve ! Elle est profondément émue en pensant que, peut-être, son geste de solidarité aura été le premier souffle indispensable à son envol.